

De la crise comme "destruction créatrice" ... ou le retour de Schumpeter
Robert Boyer et Benjamin Coriat
Le Monde diplomatique, septembre 1984

L'économiste viennois est aujourd'hui présenté comme le chantre d'un nouveau libéralisme. Il jugeait pourtant inéluctables le dépérissement du capitalisme et le passage au socialisme.

Si la traduction française de la monumentale *Histoire de l'analyse économique* de J.A. Schumpeter (1) a mis bien du temps à voir le jour, au moins faut-il admettre que la voici particulièrement bienvenue. Publié au beau milieu d'une de ces crises majeures du capitalisme à l'intelligence desquelles l'auteur a consacré une part essentielle de sa vie, l'ouvrage est propice à une réinterrogation de cette oeuvre et de cet extraordinaire parcours dans la théorie économique. Parcours étonnant, car si la perspective, la méthode et les matériaux sans cesse s'enrichissent, une même question centrale traverse toute son oeuvre de théoricien : qu'en est-il de l'évolution du capitalisme, de sa dynamique ? Par le jeu de ses propres forces, où va-t-il (2) ?

Passée la période de croissance soutenue de l'après-guerre, le temps étant revenu des turbulences monétaires, du chômage de masse et des brusques fluctuations industrielles, on ne s'étonnera pas que de nombreux courants de la théorie économique contemporaine reviennent à cette oeuvre essentielle comme un lieu où scruter le présent - et même, on le verra, le futur.

En assumant le risque de simplification vigoureuse, on peut présenter quelques points-clés de la démarche de Schumpeter. Il y aide au demeurant puisque, dès 1911, il écrivait que, "parti de faits concrets" (en l'occurrence la crise de 1905), il lui fallut "traiter de façon neuve et indépendante des problèmes théoriques toujours plus larges" (*Théorie de l'évolution*, page 7). Ce double fil conducteur de sa propre pensée - "de façon neuve et indépendante", "des problèmes théoriques toujours plus larges" - se révèle à la pratique particulièrement fécond.

Considérée dans son ensemble, la contribution essentielle de Schumpeter est certainement d'avoir - en pleine hégémonie de la théorie statistique de l'équilibre, dans sa version walrasienne ou autrichienne - forcé les cadres dominants pour faire place à la dynamique, à ce qu'il nomme lui-même la théorie de l'évolution économique. Trois moments essentiels, correspondant à trois oeuvres majeures (*Théorie de l'évolution*, 1911 ; *Business Cycles*, 1939, et *Capitalisme, socialisme et démocratie*, 1942), scandent sa recherche, chacun correspondant, comme l'indiquait l'auteur, à un nouvel élargissement du cadre théorique.

Au départ, dans la *Théorie de l'évolution économique* (1911), c'est à partir d'un modèle théorique simple, dénommé par lui "circuit", qu'il procède. Par ses caractéristiques, ce modèle initial est fort proche des modèles d'équilibre généraux walrasiens de concurrence, où les ajustements économiques qui se font dans un temps abstrait et non périodisé ne laissent de place ni à la possibilité de la crise ni à celle des ruptures dynamiques. Pour introduire cette double possibilité - ce qui est son objet, - Schumpeter formule déjà l'une de ses hypothèses centrales. C'est l'activité de l'entrepreneur, en tant qu'elle introduit dans le système des

innovations - qui sont aussi des ruptures dans les routines et dans le déroulement ordinaire du circuit, - qui permet de passer à un univers dynamique. Condition permissive de l'innovation : l'entrepreneur innovateur "détourne" du capital de son usage établi (conduisant à la simple reproduction à l'identique) pour introduire dans l'économie de nouvelles combinaisons (nouvelles technologies, nouveaux produits, nouveaux marchés...). Ce capital orienté vers l'innovation est nommé par Schumpeter "crédit" . La chaîne crédit - innovations - nouvelles combinaisons est l'élément dynamique du système. Des séquences logiques prennent alors naissance et se développent nécessairement en un processus qualifié plus tard de destruction créatrice : à une phase d'expansion succédera une phase de récession. L'innovation une fois absorbée par le système et redevenue routine, le circuit tend à retourner à son équilibre initial.

C'est à cette représentation en termes de mouvement cyclique que J.A. Schumpeter s'attachera dans *Business Cycles* (1939), deuxième grand moment de l'élaboration. Sans abandonner l'univers des représentations abstraites et des enchaînements logiques, la méthode et le champ d'observation s'ouvrent à la prise en compte et à l'examen minutieux de séries temporelles longues, de prix, d'emploi, de production industrielle... C'est une théorie unitaire du cycle, ou, pour mieux dire, des cycles, que l'auteur a désormais en vue. Reprenant les travaux de ses prédécesseurs en ce domaine (3), s'appuyant sur des séries statistiques mais en les "stylisant" fortement, il reconstruit le mouvement du capital comme un mouvement essentiellement et nécessairement cyclique aboutissant à un développement en quatre séquences.

Sur la base de ce schéma logique, déterminé dans chaque cas par le même processus d'innovation, Schumpeter propose la représentation de plusieurs cycles enchevêtrés. Dans *Business Cycles*, il en retient trois. Les cycles longs ou Kondratiev (d'une durée de cinquante à soixante ans) : ainsi, au cycle de la révolution industrielle (textile, mécanisation : 1790-1840) succédera celui de la vapeur et du chemin de fer (1844-1890). A partir de 1898, et s'interrogeant sur les seize premières années qui suivent cette date, Schumpeter croit déceler le démarrage d'un nouveau cycle dit "néomercantiliste", dont l'électricité ou la chimie sont les innovations technologiques majeures, mais où les pratiques protectionnistes liées à l'extension du marché mondial tiennent aussi un rôle important. Ses successeurs et disciples prolongent la construction jusqu'à la période actuelle. Nous serions ainsi entrés, depuis 1974, dans la phase descendante d'un Kondratiev.

A l'intérieur des Kondratiev prennent place des cycles Juglar d'une durée d'une dizaine d'années, liés aux mouvements de l'investissement, et, à l'intérieur de ceux-ci, des cycles plus courts : les Kitchin, liés aux mouvements des stocks, d'une durée d'une quarantaine de mois. Élément quasi anecdotique mais qu'il faut citer ici, J.A. Schumpeter situe la crise de 1929 à la rencontre exceptionnelle de trois dépressions cumulées : celle du Kondratiev, du Juglar et du Kitchin. Ceci explique-t-il cela ?

J.A. Schumpeter, pourtant, se garde bien de dresser une vision trop mécaniste des choses. S'il confirme son hypothèse du rôle central de l'innovation dans le déroulement des cycles et à l'intérieur des cycles - à partir de quelques innovations

de base, celle-ci se diffuse "par grappes", - il prend bien soin d'attirer l'attention sur le rôle des "facteurs externes" ou des "dimensions institutionnelles" du cadre économique, qui peut largement déformer les intervalles et les rythmes décrits par les "faits stylisés" que représente la schématisation cycliques.

L'innovation au coeur du problème

Dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942), le dernier et sans doute le plus connu de ses ouvrages, parce que le plus accessible, J.A. Schumpeter procède à une sorte de réévaluation générale de sa vision économique. Hommage ambigu rendu à Marx "visionnaire et prophète", il annonce l'inéluctable victoire du "socialisme". Rien pourtant, ici, ne mobilise son enthousiasme. Tout au contraire, le passage au socialisme vient de la destruction du cadre institutionnel qui permettait l'innovation et la régulière autorégénérescence de l'élément dynamique du système. Ce cadre institutionnel détruit, J.A. Schumpeter le repère dans trois séries d'éléments principaux. Le capital, dans ses mouvements de concentration et de liquidation, est allé trop loin il a détruit les "couches protectrices" que constituent les petites et moyennes entreprises, les artisans, l'exploitation familiale, et l'élément intellectuel qui fournissait au capital sa base sociale et à l'innovation son terreau de création. Dès lors, la grande entreprise bureaucratifiée - le disciple de Schumpeter. K. Galbraith, dira la "technostructure" - est incapable de risques et d'innovation (...). "L'appropriation - essence et moteur du comportement d'entrepreneur - se trouve dématérialisée, dévitalisée, absentéiste. Elle oeuvre dans un vide "comblé par une jungle tropicale de nouvelles réglementations. (...) Finalement, il ne restera personne pour se soucier de la défendre" (il s'agit de la propriété ou de l'appropriation).

Au départ comme au point d'arrivée, donc, l'innovation, les nouvelles combinaisons et le crédit tiennent la place centrale. Mais, au cours de l'élaboration, le dispositif s'est sans cesse élargi, en se confrontant à l'histoire économique, aux séries statistiques, en faisant toujours davantage entrer le rôle des conditions institutionnelles qui favorisent ou non l'innovation et les déroulements de la "destruction créatrice".

La vision et plus encore la construction sont restées largement imparfaites et inachevées : "Les futurs économistes doivent considérer cette oeuvre (...) comme un point de départ", avertissait Schumpeter (*Business Cycles*, introduction, p. V) ; en particulier, on a pu (François Perroux (4), dans une étude magistrale consacrée à Schumpeter) s'interroger sur le point de savoir si le fait d'introduire un cycle oscillant autour d'une ligne d'équilibre constituait bien une théorie dynamique - ou un succédané de la vieille théorie néoclassique statique. Aussi, en acceptant même l'idée d'ondes longues d'innovation qui déstabilisent et revitalisent la croissance économique, reste à expliquer comment et pourquoi celles-ci prennent naissance.

Ces remarques, et bien d'autres, ont fait que la postérité immédiate de Schumpeter est pour l'essentiel restée circonscrite à quelques fidèles disciples.

En cette période, cependant, où se manifeste à nouveau, après la phase d'expansion des années 50 et 60, une nouvelle dépression longue, et où les mutations technologiques - toujours explicitement désignées par Schumpeter

comme tenant une place centrale - semblent jouer un rôle majeur, on ne s'étonnera pas que son oeuvre soit de nouveau mise en avant. C'est qu'en effet sa problématique a pour avantage de sembler rendre compte des caractéristiques les plus essentielles de la crise longue qui couvait depuis la fin des années 60, a éclaté après 1973 et s'est approfondie depuis lors.

Qu'il s'agisse de l'ampleur des transformations que subissent aujourd'hui les systèmes productifs nationaux, sous l'impulsion conjuguée d'une nouvelle donne technologique et d'une intensification de la concurrence à l'échelle internationale (nouveaux produits, nouveaux marchés...), ou de la manière dont sont déstabilisées les "routines" qui auparavant avaient assuré la prospérité des firmes et la mise en cohérence dynamique des normes de production et de consommation, ou que, à l'opposé, il s'agisse du repérage des nouveaux acteurs qui mettent à profit la désarticulation du mode de croissance pour anticiper et susciter l'émergence de besoins qui, antérieurement, ne pouvaient s'exprimer sur les marchés, l'oeuvre de Schumpeter paraît pouvoir fournir réponse à tout. Son hypothèse centrale concernant les effets de longue portée des innovations, le rôle majeur qu'il attribue à l'entrepreneur - par opposition au gestionnaire qui se borne à répondre quasi automatiquement aux signaux du marché au sein d'un système donné de division des tâches, - mais aussi l'image de la crise comme "destruction créatrice" ne sauraient trouver meilleur écho à une époque où fleurit le triple slogan "Vive l'innovation, à bas l'Etat, vivent l'entrepreneur (et le marché) ! Adieu les Trente Glorieuses, vive la crise !"

De même, la problématique néo-schumpétérienne paraît pouvoir rendre compte de la profondeur et de la durée d'un ralentissement de la croissance qui résiste aux stimulations éphémères des politiques de relance d'inspiration keynésienne comme aux différentes thérapeutiques conservatrices tentées au Royaume-Uni, aux Etats-Unis, et qui, depuis lors, se sont étendues à la plupart des autres pays.

Alors que monétaristes, néoclassiques et keynésiens attribuent ces maux à la seule inadéquation des politiques économiques, les disciples contemporains de Schumpeter fournissent des arguments solides pour rendre compte de cette rupture des tendances euphoriques des années 60. Pour ces derniers, les difficultés actuelles sont la conséquence logique de la phase de prospérité : en se diffusant, les innovations de la précédente guerre mondiale devaient finir par éliminer les profits des entreprises et des industries qui, les premières, les avaient introduites, Symétriquement, la croissance ne reprendra un cours soutenu que pour autant que des "grappes" d'innovations parviendront à offrir de nouveaux champs à l'investissement, à l'essor de la demande.

Pour Schumpeter et ses disciples contemporains, il s'agit avant tout de processus longs et heurtés. N'écrivait-il pas, dès 1911 : "Aucune thérapeutique ne peut néanmoins empêcher le grand processus économique du déclassement des entreprises, des existences, des formes de vie, des valeurs culturelles, des idéaux ; ce processus dans l'économie de propriété privée et de concurrence est l'effet nécessaire de toute poussée économique et sociale nouvelle..." (*Théorie de l'évolution économique*, page 361). Sur la base de cette conviction, et au-delà des bricolages de court terme, le schumpétérisme apporte cohérence intellectuelle et pertinence idéologique à une transformation tout à fait significative des objectifs

et des instruments de la politique économique. Schumpeter, apôtre d'une macro-économie de l'offre, dans une variante à la fois intelligente et politiquement acceptable : il n'est en effet pas si facile dans certains pays d'opérer des transferts en faveur des entrepreneurs, à une époque où les reconversions industrielles impliquent d'importantes aides sociales aux travailleurs concernés...

Les développements précédents ont pu donner l'impression fallacieuse d'une grande homogénéité des analyses néoschumpétériennes de la crise. En fait, ce courant est lui-même traversé d'oppositions et de controverses qui sont la rançon du caractère inachevé de la construction du maître et le reflet involontaire des incertitudes et contradictions qui traversent les transformations actuelles. Trois de ces oppositions ressortent de la littérature récente.

Le regain des innovations résulte-t-il de la dépression elle-même ou suppose-t-il la reprise de la croissance ? On l'a vu, le système schumpétérien est en effet ouvert sur un élément apparemment inexplicé au sein de la théorie : la chronologie des innovations majeures et des vagues de dynamisme des entreprises. Aussi n'est-il donc pas surprenant que ses successeurs aient cherché à déterminer les influences qu'en retour le système économique et social exerce sur la genèse et la diffusion des innovations.

Le marché ou les forces sociales

Pour certains, tel G. Mensch (5), le durcissement de la concurrence au cœur de la dépression ne peut manquer de pousser les entreprises à rompre leurs routines et rechercher de nouveaux systèmes technologiques. La faiblesse des changements techniques depuis la guerre serait donc bientôt surmontée par un mécanisme de sélection dans lequel l'Etat se devrait d'intervenir au minimum... surtout pas en soutenant des "canards boiteux" en tout état de cause condamnés. Selon cette conception, il suffirait donc de laisser faire le marché pour que soit surmontée la dépression des années 80.

Pour d'autres, au contraire, tel Ch. Freeman (6), les inventions et innovations radicales n'entretiennent pas de relation avec le caractère ascendant ou descendant de la conjoncture longue. Tout dépend, en fait, de la façon dont les forces sociales et les moyens financiers disponibles permettent de mobiliser les innovations. En conséquence, la technologie à elle seule ne peut impulser une sortie de crise : encore faut-il que se dégagent de nouveaux systèmes techniques qui, rassemblant des grappes d'innovations, assurent une mobilisation de l'ensemble de l'économie. Or, dans la conjoncture maussade des années 80, les premiers effets de la mutation technologique peuvent être un déséquilibre structurel et persistant de l'emploi. Des politiques macro-économiques actives sont donc nécessaires pour surmonter la crise.

Ainsi se fait jour un large éventail de positions doctrinales qui, au sein même du néoschumpétérisme, vont d'un libéralisme éclairé à un interventionnisme rénové.

Sortie de crise : unique et déterministe, ou ouverte et multiple ? Les recherches actuelles s'inscrivent dans deux lignées distinctes, et reflètent en cela l'ambiguïté de Schumpeter lui-même, sur un point pourtant fondamental.

Suivant la logique de la théorie du cycle des affaires, tout un courant a cherché à insérer les phases de dépression longue dans la problématique générale des cycles enchaînés (Kitchin, Juglar, Kondratiev). Dépression et reprise s'inscrivent alors dans la régularité qui, même approximative, voit vingt-cinq années de conjoncture maussade succéder à vingt-cinq années de croissance rapide. Dès lors, conformément à l'adage "après la pluie, le beau temps", des auteurs tels que I. Wallerstein (7) anticipent une sortie de la crise au début des années 90, en vertu de l'équation : 1967 (date présumée du retournement de Kondratiev) + 25 = 1992. D'un strict point de vue méthodologique, une telle conclusion n'est pas sans faille...

Aussi une seconde lignée insiste-t-elle sur le caractère endogène du retournement de la prospérité à la dépression, mais ouvert de la reprise, En effet, l'invention et, plus encore, la mise en place d'un système socio-technique, pour être stimulées par le durcissement de la conjoncture, n'en constituent pas moins un processus incertain, déséquilibré et souvent chaotique. En témoigne par exemple la diversité des solutions qui furent explorées par les différents pays capitalistes pour surmonter la phase dépressive commençant après 1920. De la même façon, les stratégies actuelles des firmes, des mouvements ouvriers et des Etats sont loin d'explorer une sortie de crise portée par la troisième révolution industrielle : solutions purement régressives (délocalisation du travail dans des zones à salaires et protections sociales moindres, réduction de salaires et d'avantages sociaux, intensification et allongement du travail...) ou progressives (utilisation des nouvelles technologies valorisant les savoir-faire, négociation de compromis dynamiques restaurant les bases d'une croissance de la productivité...) se succèdent ou sont simultanément expérimentées. Seule la foi du docteur Pangloss permet de représenter ce processus comme la convergence vers une sortie de crise, reconnue de longue date ! Cette remarque amène à souligner une troisième difficulté du courant néoschumpétérien.

Technologisme ou changements conjoints des formes d'organisation et des systèmes technologiques ? Les analyses de la crise se distinguent en effet par l'extension plus ou moins grande donnée au concept d'innovation. Si pour beaucoup le changement est avant tout scientifique et technologique, pour d'autres c'est la compatibilité entre des novations sociales, institutionnelles, et des mutations technologiques qui est en jeu dans la sortie de la présente crise.

Demain le libéralisme ?

D'un côté, en effet, l'innovation de la troisième révolution industrielle sert souvent de paravent à un déterminisme technologique dans ces deux variantes, libérale ou postmarxiste. Pour les premiers, la crise n'est que l'expression du retard des réglementations publiques et de la défense des avantages acquis par les "oligopoles sociaux". Pour les seconds, la période présente montre une fois de plus l'inadéquation des rapports sociaux capitalistes à l'essor historique et inéluctable des forces productives. Selon une opinion médiane, c'est le retard de la formation des hommes et des mentalités patronale et salariale qui expliquerait le blocage du redéploiement industriel.

Mais l'oeuvre de Schumpeter fournit elle-même une critique de ces visions quelque peu réductrices : n'a-t-il pas cessé d'étendre le champ de son analyse aux transformations institutionnelles et sociales qui marquent l'histoire du capitalisme (voir Capitalisme, socialisme et démocratie) ... même s'il a pronostiqué un dépérissement de l'innovation du fait de la socialisation de la fonction d'entrepreneur ?

Aussi un dernier courant insiste-t-il sur le rôle conjoint des innovations économiques et sociales dans la genèse d'une croissance cumulative et les traite-t-il de façon symétrique par rapport aux novations directement technologiques. Pour nombre de marxistes (tel E. Mandel), radicaux (tels D. M. Gordon, S. Bwoles, Th. Weisskopf) ou institutionnalistes (telle C. Perez) (8), il n'existe aucune correspondance terme à terme entre système technologique et contexte socio-institutionnel. Bien au contraire, toute issue à la crise peut être bloquée du fait des contradictions que génèrent les mutations techniques. On pourrait mobiliser en faveur de cette thèse maints exemples historiques. C'est d'ailleurs en ce sens que concluent les travaux des auteurs du présent article.

En un sens, les descendants de Schumpeter ne sont pas parvenus à lever l'ambiguïté fondamentale de son oeuvre : critique de la théorie de l'équilibre général, elle n'a pourtant pas débouché sur une théorisation achevée (un paradigme) de l'évolution de l'économie capitaliste. Elle définit une vision et une problématique plus qu'un modèle et un ensemble de réponses précises.

Aussi la référence contemporaine à l'économiste viennois est-elle à la fois omniprésente et ambiguë, puisqu'elle peut justifier tantôt une forme de libéralisme renouée (le marché comme mécanisme de sélection darwinien des entrepreneurs innovateurs), tantôt un type d'interventionnisme s'inscrivant dans une logique keynésienne amendée et enrichie par la prise en compte des structures productives et des changements techniques.

Paradoxalement même, l'ambiguïté du message schumpétérien contribue à son pouvoir de séduction auprès d'acteurs sociaux très divers (des enfants de mai 1968, à la recherche d'un modernisme convivial, à une nouvelle race d'entrepreneurs, en passant par une nouvelle technocratie de l'appareil d'Etat). Si, d'un côté, des problèmes de mutations technologiques tout à fait réels sont mis en lumière, d'autres aspects tenant à l'organisation sociopolitique restent trop souvent dans l'ombre.

De fait, il faut pourtant constater que le néoschumpétérisme définit aujourd'hui l'une des rares problématiques donnant légitimité et cohérence à une réorientation des représentations et des politiques dans un sens éminemment favorable aux entrepreneurs. (Ne sont-ils pas les seuls héros de l'économie ?)

Que Schumpeter soit aujourd'hui utilisé comme chantre d'un nouveau libéralisme ne manque pas de piquant pour un auteur qui, au contraire, redoutait, tout en les jugeant inéluctables, le dépérissement du capitalisme et le passage au socialisme.

(1) *Histoire de l'analyse économique*, trois volumes, Gallimard, Paris, 1983. La première édition américaine posthume est de 1954.

(2) Le présent article s'appuie, quant à Schumpeter, sur les trois oeuvres centrales que sont : *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture*, première édition, 1911 ; deuxième édition. 1926 ; traduction française par Jean-François Ansett, Dalloz, Paris, 1935, nouvelle impression en 1983 ; *Business Cycles. A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process*. McGraw Hill, 1939 (non traduit) ; *Capitalisme, socialisme et démocratie*, première édition américaine (1942), édition française par Gaël Fain, Payot, Paris, 1963.

(3) Prédécesseurs auxquels Schumpeter, par ailleurs, consacre un long chapitre dans *Histoire de l'analyse économique*, tome III, chap. 8, pages 419-494, où sont passés en revue les travaux de Juglar, Kitchin, Mitchell, Kondratiev..., auteurs longuement discutés dans *Business Cycles*.

(4) François Perroux : *La Pensée économique de J. Schumpeter*, librairie Droz, Genève, 1965. L'ouvrage, constitué de deux essais, demeure l'introduction majeure à la pensée du maître viennois.

(5) G. Mensch, *Stalemate in Technology : Innovations Overcome the Depression*, Ballinger, Cambridge, Etats-Unis (traduction anglaise de *Das Technologische Patt*, Umschau Verlag, Francfort-sur-le-Main), 1979.

(6) Ch. Freeman. *Long Waves in the World Economy*, Butserworths, Londres, 1983.

(7) I. Wallerstein et alii, *La Crise, quelle crise ?*, Maspero, Paris, 1982.

(8) E. Mandel, *Long Waves of Capitalist Development*, Cambridge University Press, Etats-Unis, 1980 ; D.M. Gordon, Th. Weisskopf, S. Bowles, "Long Swings and the Non-Reproductive Cycle", *American Economic Review*, Papers and Proceedings, 1983 ; C. Perez, "Structural Change and Assimilation of New Technologies in the Economic and Social Systems". *Futures*, vol, 15, n° 5, octobre, 1983.